

***VI. Seconde Guerre mondiale /
Tweede Wereldoorlog***

LAURENCE VAN YPERSELE & EMMANUEL DEBRUYNE
(AVEC LA COLLABORATION DE STÉPHANIE CLAISSE)
**«De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre.
L'espionnage en Belgique durant la guerre
1914-1918. Histoire et mémoire»**
Bruxelles, Éditions Labor, 2004, 316 p.

Conformément à la sagesse populaire qui veut qu'un clou chasse l'autre, la Grande Guerre s'est vue rejetée dans les ténèbres extérieures (ou à peu près) par celle de 1939-1945, laquelle, par son ampleur, ses implications idéologiques et ses consé-

quences géopolitiques, bénéficia d'une attention soutenue de longue durée. Attention soutenue qui fit un peu oublier que l'une était au fond la fille de l'autre. Depuis une bonne dizaine d'années, cette défaveur très préjudiciable sur le plan historiographique n'est plus vraiment de mise et un frémissement se fait sentir dans les études relatives à la Première Guerre mondiale : des chantiers délaissés depuis une, voire deux générations se remettent à s'animer, et l'on commence à porter un regard autre sur ce qui fut, tout bien pesé, la "matrice du XX^e siècle" (dixit Hobsbaum). Des centres de recherche greffés sur des institutions muséales particulièrement dynamiques – nous songeons tout particulièrement au *Flander Fields Museum* d'Ypres et à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, pour ne citer que ces deux-là – ont permis, dans une certaine mesure, de renouveler des approches qui étaient restées figées sur les canons de l'historiographie de la fin des années trente. Désormais, c'est sous toutes les coutures que l'on entend examiner nos sociétés confrontées aux impacts de la première guerre totale du XX^e siècle, et non plus sous les seuls angles de l'histoire-bataille ou de l'histoire diplomatique.

Études socio-économiques et socio-sémiologiques, traitement renouvelé de champs conceptuels comme la 'brutalisation', la 'violence de guerre', l' 'imprégnation guerrière' et le 'syndrome de guerre' des populations, les approches par 'genres', par le biais de micro-collectivités, les

analyses comparatives de pays à pays... Le chercheur ne craint plus désormais de s'aventurer en dehors des sentiers battus, quitte, quelquefois, à céder aux pièges du jargon sociologisant (dont l'hermétisme est parfois bien utile pour dissimuler le vide de la pensée), quitte à découvrir que le nez est au milieu du visage... Il est vrai que nous n'en sommes, à l'heure présente, qu'au stade du frémissement à ce niveau. Le CEGES a pu apporter lui-même sa modeste pierre à cette histoire en train de se chercher et de s'élaborer en publiant, de concert avec les Archives générales du Royaume (AGR) et l'Université libre de Bruxelles, les actes d'un colloque organisé voici deux ans, colloque qui remporta un beau succès d'audience ¹¹.

Mais, dans le même registre, il convient d'attirer l'attention sur une production récente, fruit des recherches et des travaux impulsés à la fois par notre institution et par la section d'histoire de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve. Il s'agit d'un ouvrage collectif attaché à réévaluer un segment important de la 'première résistance' en 1914-1918 et à en jauger ses retombées dans la mémoire collective de notre pays jusqu'en 1939-1945. Précédé d'une très intéressante préface de Sophie de Schaepdrijver, spécialiste réputée de la Première Guerre mondiale, cet ouvrage tente de saisir, en une analyse globale, la guerre secrète à la fois dans son *modus operandi* sur le terrain et dans ses rapports avec les sociétés civile et militaire. Trois historiens se sont associés à cette démar-

11 SERGE JAUMAIN, MICHAËL AMARA, BENOÎT MAJERUS & ANTOON VRINTS (dir.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale. Nouvelles tendances de la recherche historique*, Bruxelles, AGR/CEGES/ULB, 2005.

che : Laurence van Ypersele et Stéphanie Claisse, de l'UCL, et Emmanuel Debruyne, du CEGES.

Dès le départ, ce dernier souligne combien la situation causée par la conflagration européenne était extraordinaire pour une population qui n'avait plus été confrontée à des hostilités depuis près d'un siècle et qui se retrouvait soudain soumise à une sévère occupation militaire, dans un territoire isolé du monde par la ligne de feu. Ceux qui, n'ayant pu rejoindre les armées, voulurent faire acte d'opposition concrète à l'invasisseur, devaient positivement tout inventer et d'abord, s'ils s'engageaient dans la voie du renseignement, surmonter l'image jusque-là très négative qui s'attachait à l'espionnage, tenu pour "immoral" et de surcroît "illicite" pour le droit international. Pourtant, les violences extrêmes perpétrées sur les populations civiles en août 1914 permirent à pas mal de nos concitoyens de surmonter leurs inhibitions : au total, de cinq à sept mille Belges ou Français du Nord s'adonnèrent à ce genre d'activité.

Cette forme de résistance n'était pas purement tombée du ciel; elle avait trouvé des relais à l'extérieur. Ainsi que le montre E. Debruyne, les services de renseignements alliés et belges l'encouragèrent à partir de Folkestone (G.-B.), puis de Flessingue et de Maastricht. Les Français démarrèrent très tôt – dès septembre 1914 – et recrutèrent assez bien dans un premier temps mais, incapables d'assurer l'étanchéité et donc la protection de leurs réseaux sur le long terme, durent vers la fin 1915 passer la main aux Britanniques relevant du *Secret Service* du *War Office*. Ceux-ci, non sans marcher sur les plates-bandes de leurs

alliés, réussirent à maintenir sans trop de difficultés leur efficacité jusqu'à la fin de l'Occupation, privilégiant les observations des mouvements de troupes sur le réseau ferroviaire. Par ce moyen, les Alliés s'efforçaient d'évaluer la quantité et la qualité des unités ennemies à destination du front. Bientôt, les grandes organisations clandestines (Oram, Hunter, le service Massart, la Dame blanche...) s'appliquèrent à multiplier le long des rails de discrets postes d'observation. Au moment de l'Armistice, la Dame blanche comptera ainsi un millier d'agents ventilés sur quelque 90 postes d'observation. Une des méthodes parmi les plus efficaces pour communiquer les informations collectées resta tout au long du conflit, outre les exfiltrations vers les Pays-Bas (rendues aléatoires par la pose d'une ligne électrique à la frontière belgo-néerlandaise), le recours aux pigeons voyageurs.

Contrairement à ce qui se passera lors de la seconde occupation où la communauté résistante, dans son ensemble, s'exprimera très largement dans la langue de Voltaire, la répartition géographique des 'soldats de l'ombre' est à peu près équilibrée. La participation flamande équivaut en effet peu ou prou à celle des francophones. Le Brabant, Anvers et Liège, nœuds de communication importants, fournissent alors les plus gros bataillons. La région des Flandres, proche du front et *Etappengebiet* (zone des Étapes) pour l'armée allemande, soumise à une surveillance encore plus sévère, est, de ce fait, une terre peu propice à l'espionnage allié : le jeu présente trop de risques.

Après les tensions et les exaltations nées de la guerre, le petit monde des espions/patriotes dut se repositionner comme

tout un chacun dans la société civile, selon les normes de la paix retrouvée. Une paix que l'on sentait fragile, et qui ne lui procura pas vraiment la place à laquelle il croyait pouvoir prétendre. Tandis que Stéphanie Claisse s'intéresse de près à la quête de reconnaissance matérielle et symbolique des ex-résistants, groupés en associations corporatives et bientôt figés, à travers quelques-unes de leurs figures les plus emblématiques, dans la pierre et le bronze par la grâce de la statuaire, Laurence van Ypersele évalue pour sa part la portée de leurs actions passées sur la mémoire collective durant l'Entre-deux-guerres. Une chose est certaine : malgré leurs regrets et leurs frustrations devant le relatif déficit de reconnaissance publique, leur geste patriotique – *passio* et martyr inclus – a contribué à revaloriser l'image de l'espion... pour peu qu'il ait combattu dans le bon camp. Dans les années trente, les illusions de Locarno dissipées, toute une littérature patriotique destinée à remobiliser les consciences face à une Allemagne nazifiée et menaçante, fera largement usage de sa figure du côté francophone en la parant de vertus éminemment positives.

D'une certaine manière, ce souvenir héroï-sé de 1914-1918 servira de stimulant, sinon de catalyseur à la résistance de l'automne 1940, animée plus d'une fois par des 'anciens' qui avaient repris du service (Walthère Dewé, Camille Joset, Victor Moreau, Madeleine Merjay, etc..., etc...) suivi par des éléments d'une jeune génération décidés à reprendre le sillon abandonné vingt-deux ans auparavant par les 'grands ancêtres'.

Que dire encore de cette histoire exposée avec mesure et exhaustivité si ce n'est que, par ses qualités intrinsèques, elle pourra servir de source d'inspiration pour des recherches ultérieures sur d'autres thématiques liées au premier conflit mondial.

Alain Colignon